

La création d'Ève

(Anne-Catherine Emmerich, *Les mystères de l'Ancienne Alliance*, XIX^e s.)

J'ai vu qu'Adam fut créé non pas au Paradis, mais à l'emplacement où devait par la suite s'élever Jérusalem. Je l'ai vu sortir, éclatant et blanc, d'une colline de terre jaune, comme d'un moule. Le soleil brillait, et je pensais, car j'étais alors une enfant, que le jour avait fait sortir Adam de la colline. Il était comme né de la terre, qui était vierge : Dieu la bénit et elle devint sa mère. Il ne sortit pas soudain de la terre, il y eut un instant jusqu'au moment où il parut. Il était dans la colline, allongé sur le côté gauche, le bras replié sur la tête, et une légère nuée le recouvrait comme d'une gaze ; je vis une forme dans son côté droit et compris que c'était Ève, qui fut tirée de lui par Dieu, au Paradis. Dieu l'appela, et ce fut comme si la colline s'ouvrait, et Adam en sortit peu à peu. Là, il n'y avait pas d'arbres, simplement des petites fleurs. J'avais vu également les animaux sortir chacun de la terre, un par espèce, et les femelles s'en détacher.

J'ai vu Adam emporté au loin, dans un jardin situé très haut, le Paradis. Dieu conduisit les animaux devant Adam, au Paradis, et Adam leur donna un nom et ils le suivirent et ils jouaient autour de lui. Tout lui était soumis avant le péché ; Ève n'avait pas encore été tirée de lui. Tous les animaux auxquels il avait donné un nom le suivirent plus tard sur la terre.

Je vis Adam dans le Paradis, non loin de la source au milieu du jardin ; il semblait sortir du sommeil, parmi les fleurs et les plantes. Il était auréolé d'une lueur blanche, mais son corps était plus proche de la chair que de l'esprit. Il ne s'étonnait de rien, ni de soi-même, et se promenait parmi les arbres et les animaux, comme s'il était habitué à tout, comme quelqu'un qui inspecte ses champs.

Je vis Adam près d'une colline, allongé près de l'eau sous un arbre, le bras gauche replié sous la joue. Dieu fit tomber le sommeil sur lui et, souriant très doucement, Adam fut ravi en extase.

Alors Dieu tira Ève du côté droit d'Adam, à l'endroit où Jésus fut plus tard percé par la lance. Je vis Ève fine et petite ; elle devint rapidement plus grande, jusqu'à atteindre sa taille définitive et être parfaitement belle. Sans le péché originel, tous les hommes seraient ainsi nés au cours d'un doux sommeil. La colline se fendit en deux et je vis apparaître, du côté d'Adam, un roc comme composé de cristaux de pierres précieuses, et du côté d'Ève une vallée toute blanche, comme recouverte de petits fruits blancs et fins comme du froment.

Lorsqu'Ève eut été formée, je vis que Dieu donnait – ou plutôt répandait – quelque chose sur Adam. C'était comme si, du front, de la bouche, de la poitrine et des mains de Dieu, qui apparaissait sous figure humaine, s'écoulaient des flots de lumière qui se réunissaient en un globe éclatant : ce globe entra dans le côté droit d'Adam, d'où Ève avait été tirée. Adam seul reçut ceci : c'était le germe de la bénédiction de Dieu. Dans cette bénédiction était une trinité. La bénédiction qu'Abraham reçut de l'ange était identique, apparaissant sous la même forme, mais pas aussi lumineuse.

Ève se tenait radieuse devant Adam, et Adam lui tendit la main. Ils étaient comme deux enfants, indiciblement beaux et nobles. Ils étaient tout brillants, revêtus de rayons comme d'une gaze. Je voyais un large flot de lumière sortir de la bouche d'Adam, et sur son front comme une auréole de majesté. Autour de sa bouche était un soleil de rayons, qu'il n'y avait pas chez Ève. Je vis leur cœur, exactement comme celui des hommes maintenant, mais des rayons enveloppaient leurs poitrines, et au milieu du cœur de chacun je voyais une auréole brillante, dans laquelle se tenait une petite figure qui semblait serrer quelque chose dans la main ; je pense que cela représentait la troisième Personne de la Divinité. [...]

Adam tendit la main à Ève ; ils quittèrent le lieu de la création d'Ève pour se promener dans le Paradis, contemplant tout avec bonheur. Ce lieu de la création d'Ève était le plus élevé du Paradis, tout y était splendeur et lumière, plus que partout ailleurs.

La chute d'Ève

(Anne-Catherine Emmerich, *Les mystères de l'Ancienne Alliance*, XIX^e s.)

Je vis Adam et Ève se promener pour la première fois dans le Paradis. Les animaux venaient à leur rencontre et les escortaient, s'attachant davantage à Ève qu'à Adam... Ève s'occupait en général beaucoup plus qu'Adam de la terre et des créatures, elle regardait plus souvent le sol autour d'elle, et semblait plus curieuse. Adam était plus calme, plus tourné vers Dieu.

Parmi tous les animaux, il s'en trouvait un qui s'attacha plus que tous les autres à Ève ; c'était une bête extrêmement familière, enjôleuse et docile ; je n'en connais aucune à quoi je puisse la comparer. Cette bête était en effet toute lisse et mince, comme si elle n'avait pas d'os ; ses pattes de derrière étaient courtes et elle marchait debout. Sa queue pointue traînait sur le sol, et elle avait de petites pattes courtes, très haut, près de la tête. Sa tête était ronde et exprimait une ruse remarquable ; cette bête avait une langue fine toujours en mouvement. La couleur de son ventre, de sa poitrine et de sa gorge était à peu près blanc jaunâtre, et tout son dos était tacheté de brun, presque comme une anguille. Cette bête avait environ la taille d'un enfant de dix ans. Elle tournait toujours autour d'Ève, si docile et folâtre, si agile et si curieuse de tout et de rien qu'Ève éprouvait beaucoup de plaisir en sa compagnie. Mais pour moi, cette bête avait je ne sais quoi d'effrayant, et je la vois toujours aussi distinctement. Je n'ai pas vu qu'Adam ou Ève l'aient touchée. Il y avait avant le péché une grande distance entre l'homme et les animaux et je n'ai jamais vu nos premiers parents toucher un animal ; et si les animaux étaient plus confiants envers l'homme, ils n'en restaient pas moins à l'écart.

Lorsqu'Adam et Ève revinrent à l'endroit lumineux, une silhouette éclatante, comme celle d'un homme majestueux aux cheveux blancs étincelants, vint à eux et sembla leur donner tout ce qui les entourait, leur désignant tout en quelques mots, et aussi leur ordonner quelque chose. Ils n'avaient nulle crainte, mais écoutaient avec candeur. Lorsque cette silhouette disparut, ils parurent plus satisfaits, plus heureux, ils semblaient mieux comprendre et découvrir un ordre plus grand en toutes choses ; et ils en éprouvaient une très vive reconnaissance, mais Adam plus qu'Ève, qui, elle, pensait à son bonheur et à ces choses plus qu'à la reconnaissance, car elle n'était pas aussi tournée vers Dieu qu'Adam, son âme se penchait plus vers la nature. Je crois qu'ils se sont promenés trois fois dans le Paradis.

Puis je vis Adam sur la colline lumineuse où il avait été plongé dans le sommeil lorsque Dieu tira la femme de son côté : il rendait grâce et s'émerveillait. Il se tenait tout seul sous les arbres. Quant à Ève, je la vis s'approcher de l'Arbre de la Connaissance, comme si elle voulait se tenir près de lui. La bête était de nouveau près d'elle, encore plus folâtre et plus agile : Ève fut toute conquise par le serpent et se complut particulièrement en sa compagnie. Alors le serpent grimpa dans l'Arbre, assez haut pour que sa tête fût à la hauteur de celle d'Ève ; il s'agrippa au tronc avec ses pattes et, tournant la tête vers Ève, il lui parla. Il lui dit que si Adam et elle mangeaient de ce fruit de l'Arbre, ils deviendraient libres et ne seraient plus des esclaves ; qu'ils connaîtraient la façon dont ils se multiplieraient.

Adam et Ève avaient déjà reçu de Dieu l'ordre de se multiplier. Mais j'appris qu'ils ne connaissaient pas les desseins de Dieu à ce sujet, et que, s'ils les avaient sus et avaient néanmoins péché, la Rédemption eût été impossible.

Dès lors, Ève ne cessa de penser à ce que lui avait dit la bête, et elle s'enflamma du désir d'en savoir plus ; il se passa en elle quelque chose qui l'abaissait, et j'en frémis. Alors elle se tourna vers Adam, qui se tenait paisiblement sous les arbres, et elle l'appela, et il vint ; Ève courut à lui, puis fit demi-tour ; il y avait en elle une hésitation et un trouble. Elle marcha, comme si elle voulait dépasser l'Arbre, mais elle s'en approcha, du côté gauche, et se tint derrière le tronc, recouverte de ses longues feuilles tombantes.

L'Arbre était plus touffu au sommet, et ses longues branches flexibles recouvertes de feuilles retombaient jusqu'à terre. À l'endroit où se tenait Ève, un fruit particulièrement beau pendait.

Lorsqu'Adam arriva près d'elle, Ève lui prit le bras et lui fit part de ce qu'avait dit cette bête qui parlait, et Adam écouta aussi. Lorsqu'Ève prit le bras d'Adam, c'était la première fois qu'elle le touchait ; lui ne la toucha pas, mais tout devint plus obscur autour d'eux.

Je vis que la bête montrait le fruit sans oser toutefois le cueillir pour Ève. Mais lorsqu'Ève convoita le fruit, la bête le cueillit et le lui tendit ; c'était le fruit d'une grappe de cinq, le plus beau, celui qui se trouvait au milieu des autres.

Je vis alors qu'Ève s'approcha d'Adam avec le fruit et le lui donna, et que sans son consentement à lui, il n'y aurait pas eu de péché. Je vis que le fruit semblait s'ouvrir dans la main d'Adam qui parut y voir des images. C'était comme s'ils avaient révélation de ce qu'ils devaient ignorer. L'intérieur du fruit était couleur de sang et parcouru de veines. Je vis qu'Adam et Ève s'obscurcissaient et qu'ils se tassaient dans leur taille. L'éclat du soleil sembla se ternir. La bête sauta de l'arbre et je la vis s'enfuir à quatre pattes. Mais je n'ai pas vu qu'Adam et Ève aient mangé le fruit avec leur bouche, comme nous faisons : le fruit disparut entre eux.

Je vis qu'Ève avait déjà péché lorsque le serpent était dans l'Arbre, car elle lui avait remis sa volonté. Je compris à ce sujet quelque chose que je suis incapable d'exprimer en paroles : c'était comme si le serpent représentait la forme, le symbole de leur volonté, comme celui d'un être par lequel ils pouvaient tout faire et tout atteindre. Et Satan se glissa en cela.

Le péché ne se trouva pas accompli par le seul usage du fruit défendu ; ce fruit renferme en soi la faculté d'une reproduction tout arbitraire, reproduction dans l'ordre des sens, qui sépare de Dieu : il est le fruit de cet arbre qui plonge ses branches dans la terre pour se reproduire en poussant ainsi de nouveaux surgons, ceux-ci se multipliant à leur tour de la même façon, même après la chute ¹. Aussi, ayant consommé ce fruit dans la désobéissance, l'homme se sépara de Dieu, et la concupiscence s'implanta en lui, et par lui dans toute la nature humaine. Cette usurpation des propriétés du fruit eut en l'homme, qui voulut ainsi satisfaire son désir propre, de funestes conséquences : la division, la déchéance de la nature, le péché et la mort.

L'œuvre du Séducteur

(Antoinette Bourignon, *L'Antéchrist découvert*, 1681.)

Comment l'Antéchrist, pour soumettre tous les hommes à sa fausse Dété, a séduit les premiers hommes sous belles apparences.

Lorsque l'Antéchrist a vu que Dieu avait créé l'homme pour prendre ses délices avec lui et l'avait fait plus parfait que cet Ange rebelle n'avait jamais été, il a conçu une haine et rage à l'encontre de lui ; pour cela il a ramassé toutes ses ruses et puissances pour lui faire la guerre, et empêcher qu'il n'arrivât jamais à la fin pour laquelle Dieu l'avait créé, enviant le bonheur qui devait lui arriver, duquel il se trouvait frustré par son orgueil.

C'est pourquoi sitôt qu'il vit le Monde créé et l'homme formé si beau et parfait, il ne perdit pas de temps, tournoyant aux environs pour découvrir par quels moyens il pourrait le détourner de Dieu ; et lorsqu'il vit que Dieu lui avait donné une Femme pour se joindre à lui, le Diable pensa que par le moyen de celle-ci il pourrait facilement gagner l'homme à soi par le moyen de ladite femme, que l'homme aimait comme un membre de son propre corps. Et comme la femme conversait elle aussi avec Dieu, le Diable n'avait pas de pouvoir sur elle non plus ; il s'avisa d'entrer dans le serpent, et de par celui-ci approcher

¹ La voyante semble désigner ici cet arbre originaire de l'Inde qu'on appelle *banyan* et que la langue populaire surnomme *figuier maudit*. Il s'agit en effet d'un arbre de la famille du figuier. Il présente cette remarquable particularité de se reproduire au moyen de racines aériennes qui plongent vers le sol et qui, une fois qu'elles s'y sont enracinées, se transforment en autant de tiges qui croissent à leur tour pour former d'autres racines aériennes, et ainsi de suite. Le banyan peut se développer ainsi jusqu'à former une impressionnante étendue boisée tout entière issue d'un même tronc originel. C'est ainsi qu'il existe en Inde un jardin botanique où l'on peut voir un banyan occupant un espace circulaire d'un demi-kilomètre de circonférence. Une impression étrange se dégage de cet arbre conquérant dont les branches semblent tourmentées.

Ève, qui aimait cette bête comme un animal qui lui était semblable, avec lequel elle se jouait et prenait ses récréations. Ce que le Diable épiait, en sachant bien que la ressemblance engendre l'amour, et que la familiarité est toujours autorisée de cette ressemblance. Et cette familiarité qu'avait le serpent avec notre Mère Ève fit prendre au Diable la hardiesse de lui parler par l'organe de cette bête, ayant cependant déjà à demi gagné la volonté de nos premiers Parents par des spéculations d'esprit, leur faisant voir en pensée l'état glorieux dans lequel Dieu les avait créés, et toutes les beautés du monde, qui leur était assujetties, et la bonté et saveur des fruits qui servaient à leur nourriture.

Il leur fit tout premier désirer d'avoir encore plus de grâces et de puissance qu'ils n'avaient ; et, par ses tentations intérieures, il accroissait leurs désirs de plus en plus ; tantôt par la considération que Dieu était beaucoup plus parfait qu'eux, les faisant désirer d'arriver à la même perfection que lui ; tantôt par la curiosité de savoir pourquoi Dieu avait défendu de manger d'un seul arbre en permettant de manger de tous les autres ; et ainsi la volonté d'Adam était chancelante. Car si Adam n'eût pas donné consentement à ces pensées, le Diable ne pouvait avoir de puissance sur le serpent ni aucunes autres créatures ; parce que tout ce que Dieu avait créé était très bon et ne pouvait malfaire sinon par le consentement de l'homme ; mais sitôt qu'Adam eut donné entrée en son entendement aux curiosités et à la complaisance de tant de belles créatures, il glissa par ce moyen la malignité dans le Serpent et les autres bêtes ; car à mesure que la volonté d'Adam s'est retirée de la dépendance de Dieu, à mesure le mal s'est fourré dans toutes les Créatures que Dieu lui avait assujetties ; et lorsqu'il eut pleinement acquiescé à la volonté du Diable, et enfreint effectivement le commandement de Dieu, cette malédiction fut sur toutes les bêtes, les plantes et les éléments, voire sur son propre corps et esprit.

Cela n'arriva pas si subitement comme l'on s'imagine ; car Adam fut longtemps dans le Paradis terrestre sans être infidèle à son Dieu ; mais par les continuelles suggestions de Satan, il acquiesça à la fin à sa volonté, et donna son plein consentement à enfreindre le commandement de Dieu sous espoir qu'il deviendrait comme Dieu, ainsi que le serpent l'avait persuadé à Èva, et elle à son mari Adam. Et pour confirmer leurs mauvaises volontés, ils prirent aussi extérieurement du fruit de l'arbre duquel Dieu avait défendu de manger, et ils en mangèrent tous deux ; par où fut perdue toute l'humaine race ; parce que tous les hommes qui ont été, sont, et seront, étaient tous dans Adam, et partant sont tous tombés en lui.

Mais le Diable n'a pourtant su avoir sous son domaine tous les hommes ; car la Parole de Dieu s'est adressée à Adam pour le rappeler de son égarement, lui demandant : *Où es-tu ?* afin de le faire retourner en soi-même, et lui faire voir en quel état il s'était réduit. Et sitôt qu'Adam eut répondu : *Me voici, Seigneur,* avec un regret et extrême confusion, il reçut pardon de son péché moyennant de faire quelque temps de Pénitence, qui est durant le cours de cette misérable vie mortelle, en laquelle tous les hommes entrent pour satisfaire à la Justice de Dieu, lequel par sa miséricorde changea la damnation et la peine éternelle dans une peine temporelle, pardonnant ainsi à tous les hommes plus favorablement qu'il n'avait fait à tous les Diables.

Ce qui renforça la haine et la jalousie du Diable à l'encontre de l'homme, lui faisant plus cruelle guerre qu'auparavant, et animant tous les éléments et autres créatures de sa malice, pour par celle-ci nuire et grever à l'homme, et l'induire à toutes sortes de maux ; et il eut tant de puissance sur les deux premiers enfants d'Adam, que l'un tua l'autre par l'envie que Caïn conçut à l'encontre d'Abel parce qu'il était juste.

L'œuvre du Séducteur (Henri Favre, *Batailles du Ciel*, 1892.)

L'Éternel descendit de sa demeure céleste et plongea l'homme nouveau dans un profond sommeil, et, tandis qu'il dormait, il lui retira un de ses côtés essentiels.

De la faculté féminine Dieu forma la femme que le Verbe nomma Ève (puissance de la vie), de même qu'il appela l'homme Adam, c'est-à-dire pouvoir de multiplication dans la division. Puis, ayant éveillé l'homme, l'Éternel fit à Adam ce commandement formel : « Mangez des fruits de tous les arbres de l'Éden

dont je vous gratifie comme d'un paradis terrestre, mais ne touchez pas à l'arbre de la science du bien et du mal ; si vous en mangez, vous mourrez. »

Cet arrêt impératif étant rendu, les trois personnes de l'adorable Trinité, laissant les deux créatures dans l'Éden, remontèrent au séjour éthéré de leur repos et de leur gloire. Adam fut ravi de joie en voyant la compagne que le Seigneur lui avait faite. « Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair ! » s'écria-t-il dans un élan irrésistible du plus inconscient enthousiasme. Son bonheur lui semblait si complet qu'il ne sentit pas qu'il était dédoublé.

Lucifer, de loin, suivait toutes ces scènes. En obscurcissant son intelligence, la chute lui avait laissé le souvenir du passé, la vision du présent ; l'avenir seul, pour lui, était couvert d'un voile impénétrable. Aussi, l'archange déchu, qui poursuivait toujours ses machinations de vindicte et ses plans de triomphe, voyait-il avec inquiétude ces deux êtres nouveaux qui possédaient un bonheur dont lui-même se trouvait à jamais privé : celui de se sentir innocents. Pourquoi ces êtres se trouvaient-ils établis dans ce lieu de délices ? Pourquoi l'Esprit avait-il animé de son souffle ce corps formé par Dieu du limon de la terre ? À Lucifer toujours en éveil, le sommeil d'Adam paraissait étrange ; la formation de la femme semblait inexplicable.

La haine dominait la pensée du Porte-lumière déchu. Jaloux du bonheur de ces êtres humains inférieurs à lui comme essence, il rêva de les perdre comme il s'était perdu : ce serait son passe-temps de plaisir, ce serait son moyen de vengeance. Ne possédait-il point, par une pénétration innée, cette science à laquelle le Seigneur avait défendu à son sélecté édénique de toucher ? N'avait-il pas connu, lui, en son royaume du Jour, le sens le plus affiné du vrai, du beau, du bien ? Ne le conservait-il pas en sa qualité de Prince de l'air ?

Cependant, par sa prise de possession de l'enfer, il était désormais le principe du mal, le parangon de l'erreur, le poète incomparable du laid, l'artisan délié de la hideur. Entre tous, il était le malin. Il pouvait mettre les vices en relief, les ruses n'avaient point de secrets pour lui. Il avait toute licence de tromper, il avait toute latitude de séduire. Il saurait mettre en jeu les artifices les plus irrésistibles pour faire oublier Dieu et se faire adorer.

Pour atteindre son but, il lui suffisait de pénétrer dans l'Éden, d'épier Adam, d'étudier la femme, afin de trouver le moyen sûr de les entraîner à sa suite dans la chute, en les incitant à la rébellion contre Dieu. Revêtu d'une enveloppe d'emprunt, l'Esprit pervers s'insinue au Paradis de délices pour tenter d'y introduire son influence séductrice. Il va ouvrir devant l'homme les horizons nouveaux d'une ambition insatiable ; il va faire miroiter aux yeux de la créature surprise et charmée toute une fantasmagorie d'illusions décevantes, appât naturel d'un orgueil toujours mis en éveil et jamais satisfait.

Dans toute la candeur de sa curiosité naïve, la femme se promenait dans l'Éden. En ce jardin merveilleux, elle regardait la fleur, admirait le brin d'herbe ; elle écoutait l'oiseau ; elle caressait l'animal qui, joyeux et sans défiance, bondissait près de sa souveraine. Cette créature féminine était si belle, elle avait tant de charme en sa délicate attitude de simplicité innocente et sans art, que Lucifer, au premier aspect, en fut ébloui.

Ève, bientôt fatiguée de la solitude, aurait voulu qu'Adam fût là pour lui parler ; mais, en ce moment, il se trouvait loin d'elle. Pour se reposer et pour se distraire, Ève s'arrêta près de l'arbre de science et, le contemplant, elle regretta de n'y pouvoir toucher.

« Que ces fruits sont beaux ! » murmurait-elle. « Pourquoi n'en goûtez-vous pas ? » dit une voix près d'elle. La femme regarda qui lui avait parlé. Voyant à ses côtés un être qui n'était pas Adam, elle eut une hésitation d'abord ; mais, bientôt, emportée par un instinct de curiosité irrésistible, elle répondit sans trop de trouble : « Dieu nous a défendu d'en manger, de peur que nous fussions en danger de mourir. » « Assurément non, reprit le tentateur, si vous en mangez, vous ne mourrez point. Ce n'est pas pour cette raison que Dieu vous a imposé cette défense. » « Pourquoi donc ? » demanda curieusement la femme. « Parce que vous sauriez et le bien et le mal, vous seriez puissants à l'égal de Dieu », poursuivit

adroitement Lucifer. « Mais nous serions punis de mort... peut-être », risqua la femme anxieuse. « Vos yeux seraient ouverts, voilà tout », fit l'Esprit de ténèbres.

L'interlocuteur, enhardi, se rapprocha peu à peu de la femme. « Écoutez, reprit-il d'une voix insidieuse, comprenez-moi et vous serez rassurée, car je ne vous parle qu'au sens de votre intérêt, au nom de la plus pure vérité. Ce jardin où vous êtes renfermés, vous et Adam, n'est pas le monde entier ; il s'en faut de beaucoup. Il y a, à la surface de la terre, d'autres êtres mieux doués et plus forts que vous n'êtes. Ceux-là vous dépassent, ils sont plus grands que Dieu. Eux, ils connaissent la science ; ils se nourrissent des fruits de cet arbre dont vous n'osez toucher ni le tronc ni les rameaux. Mangez, à leur exemple, de ce fruit, et, je vous l'affirme, vous deviendrez comme eux, libres de toute contrainte. Sans que personne ait à vous rien défendre, vous serez souverainement heureux dans la toute-puissance. »

« Cependant, le Seigneur nous a donné la vie, dit la femme ; il pourrait nous punir en nous retirant l'âme et en nous livrant à toutes les chances fâcheuses de l'existence sans ordre et sans garantie. Il nous a menacés de mort, et nous ne savons pas ce que c'est que mourir. » « Mourir n'est rien, savoir est tout ! Rassurez-vous, prenez sans crainte ce fruit qui semble s'incliner vers vous. »

Le tentateur, abaissant une branche, effleura de ses lèvres de damné le front si pur jusqu'alors de la femme. En cet instant rapide comme la foudre qui frappe sans qu'on voie l'éclair, Ève se sentit saisie d'un vertige étrange. Inconsciente d'elle-même, elle s'abandonna. S'étant emparée du fruit de la science, elle y goûta, mais elle n'eut pas la force d'en savourer la douceur ; fermant les yeux, elle s'endormit. Que se passa-t-il durant ce sommeil ? Nul ne le sait, excepté l'Éternel qui voyait la faute et l'Ange prévaricateur qui la commettait.

Quand Ève s'éveilla, Adam était près d'elle. Le séducteur avait disparu. En recouvrant le sens de la vie, la femme se souvint de la réalité ; elle revit sa faute, et le remords pénétra dans son cœur. Redoutant le courroux du Seigneur, dont, à l'incitation d'un étranger, elle avait consenti à violer les ordres, elle n'eut pas le courage d'assumer seule la responsabilité de sa chute. Elle était tombée. La déchéance était imprescriptible. Ève ne pouvait plus revenir en arrière, le passé n'était plus en sa possession, l'avenir l'effrayait.

Pour se soulager le cœur de cette angoisse qui l'opprime, pour se distraire de cette pensée qui la fait frémir, elle prend, subitement, la résolution de faire partager sa faute à son inconscient compagnon de l'Éden. Comme soulevée hors d'elle-même, elle ouvre à Adam l'horizon sans borne, elle lui déroule les perspectives des inénarrables délices que le tentateur a fait miroiter à ses yeux éblouis. Elle dépeint à son compagnon le bonheur d'être libres et la joie de savoir. Elle ne pense pas un mot de ce qu'elle semble décrire avec ravissement.

Au fond, mordue au cœur par le remords, rongée jusqu'aux entrailles par le plus navrant désespoir, Ève, ne pouvant remonter, se plonge plus avant dans l'abîme. Son seul soulagement de l'heure présente est l'essai qu'elle fait d'entraîner après elle Adam subjugué et convaincu.

Adam écoutait Ève, ému, ne comprenant pas son langage. Sentant, à l'accent qu'elle mettait dans ses dires, qu'elle se trouvait plus instruite que lui, il se fit à lui-même honte de son ignorance ; il se laissa persuader.

Ramassant le fruit que sa main défaillante avait laissé tomber, la femme séduite le présente à l'homme abusé. Tous deux, perdus dans l'ivresse du rêve, ils commirent l'irrémissible péché de désobéissance aux prescriptions de l'Éternel ; ils ne pensaient plus à Dieu.

Leur joie fut délirante, mais comme elle fut courte ! L'Éternel était là près d'eux, dans le jardin ; sa voix les appelait ; effrayés, ils se cachèrent. « Adam, où êtes-vous ? » répéta le Seigneur, et il pénétra jusque dans leur retraite. Adam lui répondit : « J'ai entendu votre voix dans le paradis, et j'ai eu peur, parce que j'étais nu, c'est pourquoi je me suis caché. »

Dieu répartit : « Comment avez-vous su que vous étiez nus ? Vous avez donc mangé du fruit que je vous avais défendu de toucher. » Adam confus reprit : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'en a présenté et j'en ai mangé. »

Dieu dit à la femme : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » « Je ne sais pas, dit-elle, tremblante, quel est l'Esprit qui m'a trompée. » Dieu savait fort bien que l'ange des ténèbres avait tout conduit, car il avait tout vu. Une seconde fois la révolte éclatait contre le ciel, sous cette inspiration orgueilleuse et malfaisante.

Lors de la première bataille, Lucifer avait entraîné les Esprits de lumière dans les voies de la rébellion agressive. Aujourd'hui, il venait détruire, dans l'homme animé du souffle de l'Esprit de Dieu, le principe d'obéissance, le sentiment de fidélité. Le réprouvé d'en haut, le déchu de l'empyrée céleste avait perpétré l'attentat suprême. De sa bave de reptile infernal, il avait à la fois souillé le corps et corrompu l'âme en révélant le principe du mal à ces êtres de choix, dont le Verbe devait un jour revêtir la forme pour la diviniser en s'y incarnant.

La femme avait été d'abord plus inconsciente que coupable ; mais Adam, par elle seule, avait été induit en faute. De tous les deux, le péché originel était sorti. L'un et l'autre avaient transgressé la loi supérieure des restrictions et des réserves. Condamnés, de ce chef, à la mort qui, sans cet attentat, n'aurait pu les atteindre, ils allaient être punis ; mais leur crime portait beaucoup plus loin qu'eux. Adam et Ève, sans s'en douter, avaient tout dérangé, par leur imprévision coupable, dans le jeu de l'harmonie universelle dont ils avaient, jusque-là, représenté le plus univoque accord. Par leur entraînement fatal, ils avaient rompu le lien d'amour qui unissait la créature humaine au souverain Créateur de toutes choses.

La mort et la souffrance dans le plan de salut de Dieu

(Anna Schmidt, *Le Troisième Testament*, 1886.)

La pire malédiction qu'entraîna le péché originel fut que la nature déchue de l'homme ne fut plus capable de communiquer, par les sens extérieurs, avec le monde spirituel : il se trouva privé de la faculté de voir son Dieu et de Lui parler, comme avant. Il pouvait par la pensée deviner Sa présence près de lui, croire en cette présence et obtenir Sa bénédiction au gré d'un dialogue intérieur de l'esprit, mais cette présence et ce dialogue devaient se faire invisibles et insensibles pour notre nature extérieure.

Tant que leur esprit ne se trouva pas trop éloigné de leur corps en dépit de l'affaiblissement du lien qui les unissait, Adam et Ève continuèrent de parler avec Dieu face à face, mais leur chute agissait rapidement en eux, et leur esprit s'enfonçait à chaque instant plus profondément en leur sein, de sorte que leur conversation avec la Famille prééternelle, avec Dieu et avec leur mère, Margarita (qui était aussi venue à eux), était une conversation d'adieu.

Mais, même du mal, Dieu sut tirer un bien pour les hommes, un bien qu'Il leur apprit à utiliser. La mort fut pour eux une vraie bénédiction, car elle leur épargnait des souffrances éternelles sur la Terre et, après quelque temps d'un séjour paisible dans le monde immatériel, leur ouvrait la voie du monde matériel futur, monde réorganisé, nouveau havre de béatitude, que Dieu voulait obtenir par Son intervention extraordinaire ; par ailleurs, sur la Terre, l'idée de la mort rendait les hommes plus patients et plus indulgents les uns à l'égard des autres.

Les souffrances de toute sorte devinrent salutaires pour leur esprit et leur fournirent un moyen préparatoire au renouveau du monde ; entre le bien absolu et le mal, la souffrance sert de degré transitoire – où le mal ne peut être que relatif, alors que le bien peut être absolu – et transporte alors de nouveau l'esprit du monde du mal dans le monde du bien. La souffrance offrit à l'esprit humain, en lieu et place de sa pureté perdue, une nouvelle qualité merveilleuse, jusqu'alors inconnue même des Anges : l'abnégation ; et voici que cette souffrance, en laquelle réside l'abnégation, purifie l'esprit de l'homme au point que le mal ne demeure plus en lui que sous forme de germe à peine sensible et tout à fait inoffensif ; même une souffrance méritée, endurée patiemment, en pleine connaissance de son caractère légitime, ôte à l'homme le poids de sa faute, mais moins la souffrance est méritée, plus elle est volontaire, et plus elle possède de pouvoir purificateur.